

La vie en confinement

Enquêter sur un événement historique exceptionnel : objectifs et premiers résultats

par l'équipe de l'enquête VICO¹, mardi 12 mai 2020

Nous traversons actuellement une situation de crise sanitaire et sociale mondiale, marquée en France comme dans de très nombreux pays par une obligation généralisée de confinement qui, en nous assignant toutes et tous à résidence, a interdit ou en tout cas très fortement limité les déplacements, les activités (de travail comme de loisirs) et les contacts qui remplissaient auparavant nos vies ordinaires. Dans cette situation inédite, comment ont évolué nos conditions de vie, nos relations interpersonnelles et les formes de solidarité et de cohésion sociale qu'elles organisent ? Pour répondre à ces questions, douze chercheurs en sociologie et en sciences sociales ont uni leurs forces pour élaborer et réaliser ensemble une grande enquête nationale par questionnaire. Ils ont reçu le concours de près d'une centaine de leurs collègues pour diffuser le questionnaire. Dans sa phase de collecte, qui s'achève avec le début de ce qu'il est convenu d'appeler le « déconfinement », cette enquête intitulée « La vie en confinement » (VICO) aura duré presque un mois. Entre le 14 avril et le 10 mai 2020, plus de 16 000 personnes ont pris de leur temps pour répondre en ligne à un long questionnaire portant sur les conditions dans lesquelles elles ont vécu un enfermement forcé débuté un mois plus tôt, le 17 mars. Nous voudrions, dans ce premier compte rendu, présenter rapidement le contexte dans lequel nous avons mis en place cette enquête, décrire son protocole, et enfin livrer quelques-uns de ses premiers enseignements. Mais avant cela, il nous faut tenter de dire les raisons pour lesquelles nous nous sommes lancés dans l'aventure.

Une enquête sur « la vie en confinement » : pourquoi faire ?

L'enquête « La vie en confinement » (VICO) est l'une des très nombreuses enquêtes scientifiques lancées pour mieux comprendre les multiples conséquences de la pandémie Covid-19 sur la vie des personnes résidant en France. Elle partage d'ailleurs avec ses nombreuses cousines plusieurs points communs d'importance. Parmi ceux-ci, l'inscription de la collecte d'informations dans le temps même de l'événement constitue un enjeu essentiel. En tentant de suivre le déroulé du confinement en temps réel, au jour le jour ou presque, l'objectif était d'éviter de « réécrire l'histoire » en fonction de ce que l'on sait de

¹ L'équipe de l'enquête VICO est constituée de : Marie-Pierre Bès, LISST, Université Toulouse Jean Jaurès ; Claire Bidart, CNRS - LEST, Aix Marseille Université ; Adrien Defossez, LISST, Université Toulouse Jean Jaurès ; Guillaume Favre, LISST, Université Toulouse Jean Jaurès ; Julien Figeac, CNRS - LISST, Université Toulouse Jean Jaurès ; Michel Grossetti, CNRS - LISST, EHESS, Université Toulouse Jean Jaurès ; Lydie Launay, LISST, Université Toulouse Jean Jaurès ; Nicolas Mariot, CNRS - CESSP, Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), Université Paris 1 ; Pierre Mercklé, PACTE, Université Grenoble Alpes ; Béatrice Milard, LISST, Université Toulouse Jean Jaurès ; Anton Perdoncin, Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) ; Benoît Tudoux, CNRS - Institut des sciences sociales du politique (ISP).

sa conclusion et des jugements que l'on porte sur la manière dont on s'en est sorti. L'incertitude quant à l'avenir est, on le sait, l'une des caractéristiques habituelles des crises. En l'occurrence, elle est toujours très grande au moment où nous rédigeons ce premier compte rendu, et elle joue sans doute un rôle considérable sur nos manières de vivre (de faire face, d'accepter, de subir, etc.) l'événement.

Autre élément qui inclut notre enquête dans un ensemble bien plus vaste qu'elle : cette enquête est née de la volonté de produire un savoir et de documenter, pour l'avenir, la gigantesque crise que nous traversons. Au-delà des analyses scientifiques de court ou de moyen terme dont elles seront le socle, les données produites sont aussi un matériau pour témoigner d'une situation, une archive versée au dossier d'un phénomène historique que les historiens comme les citoyens pourront consulter plus tard.

Enfin, l'enquête VICO est, comme de nombreuses autres, produite dans un cadre de recherche publique indépendante. Dans un contexte saturé d'information, de discours et de commentaires de toutes sortes, un contexte où se multiplient les sondages commandités par les gouvernants ou des entreprises privées, il nous a semblé utile d'apporter le regard d'une enquête en sciences sociales qui n'a d'autre objectif que la production d'un savoir raisonné sur l'événement. Obtenus avec les moyens de la recherche publique, les résultats de l'enquête VICO appartiennent à toutes et à tous. Ils seront donc entièrement et librement accessibles : nous publierons ici, sur le site de l'enquête, l'ensemble des textes produits à partir des données collectées, y compris les articles soumis à des revues scientifiques, de façon à ce que toutes et tous puissent les consulter, les discuter et s'en emparer. Dans la même logique, les données sources de l'enquête, autrement dit les réponses des plus de 16 000 personnes ayant participé (bien entendu après en avoir retiré toutes les informations qui permettraient d'identifier les enquêtés) seront très rapidement mises à la disposition de tous les chercheurs et de tous les étudiants qui souhaiteraient les étudier, les réutiliser et conduire leurs propres analyses.

Au-delà de ces caractéristiques partagées avec d'autres enquêtes, l'enquête VICO se distingue non seulement par son protocole, notamment le mode de diffusion du questionnaire, mais également par le type de questions que nous avons souhaité y aborder. Elle a en effet pour objectif de produire des connaissances sociologiques à propos de l'une des conséquences majeures de la pandémie : l'obligation de rester chez soi. Imposé légalement à toutes et tous, et donc susceptible de toucher l'ensemble des individus, des groupes sociaux et des territoires qui constituent notre société, le confinement consiste en une assignation à résidence longue (sous sa forme la plus drastique, elle aura duré presque deux mois) dont il nous a semblé très important d'analyser les effets sur la vie sociale des Français. Nous vivons un événement historique tout-à-fait exceptionnel, personne n'en doute, qui a au moins trois caractéristiques majeures : 1. il touche potentiellement tout le monde, mais il est susceptible pourtant d'être vécu de façons très différentes et de révéler de profondes inégalités sociales ; 2. il interroge nos rapports aux autorités et notre obéissance à l'État ; et 3. il questionne nos relations sociales et ce qui fait le ciment de nos solidarités ordinaires. Pour ces trois raisons au moins, cet événement historique est donc aussi un événement sociologique au sens fort du terme. C'est pour cela qu'il mérite toute notre attention, et justifie une telle enquête.

Des questions sur le logement, le travail, les activités quotidiennes et les relations personnelles

Ces trois caractéristiques majeures de la crise que nous en sommes en train de traverser sont au fondement des questions que nous avons souhaité aborder dans le questionnaire. En premier lieu, le confinement représente un remarquable observatoire des inégalités dans la société française. Précisément parce qu'elle s'applique de façon supposément égale à toutes et tous et dans l'ensemble des départements, l'obligation de s'enfermer à son domicile met en lumière des différences sociales et des variations territoriales très marquées dans les capacités des ménages à faire face à la crise. Selon que l'on possède une résidence secondaire, selon que l'on continue ou non de travailler en extérieur après le début du confinement, selon les moyens financiers et matériels à disposition de chaque famille, selon le lieu de vie et le métier exercé, les possibilités de supporter correctement l'enfermement et les façons de le vivre apparaissent immensément variables. Les questions de la première partie du questionnaire visent par conséquent à recueillir des informations très concrètes sur les conditions de logement, les situations vis-à-vis du travail et les activités quotidiennes des répondants, en les interrogeant chaque fois sur leur situation d'une part avant le confinement, et d'autre part depuis le début du confinement. Qui est resté chez lui ? Qui est parti ? Qui bénéficie de conditions matérielles de confinement agréables, et qui au contraire n'a pas pu s'échapper de logements bruyants et sur-occupés ? Qui a dû continuer à travailler en extérieur ? Qui a perdu son travail ou une partie plus ou moins grande de ses revenus ? L'enquête VICO va permettre de répondre à toutes ces questions de façon très précise.

Ensuite, parce qu'il est une obligation imposée légalement, contrôlée par les forces de l'ordre et soumise à contravention, le confinement représente une occasion inhabituelle d'interroger la réalité et l'ampleur du conformisme social dans notre société. En quelques heures, rappelons-le, le gouvernement a montré sa capacité à obtenir de l'ensemble de la société qu'elle accepte de s'enfermer elle-même et de restreindre drastiquement sa liberté d'aller et venir. Bien sûr, peurs de la maladie et du gendarme ont joué, mais on ne saurait réduire l'immense consentement auquel on a assisté à ces seuls éléments. L'ensemble de ce qu'on peut appeler la « police » du confinement constitue ainsi le deuxième axe du questionnaire. Là encore, les différences sociales vis-à-vis de l'acceptation des règles et de leur contrôle vont être particulièrement scrutées : rares sont en effet les occasions comme celles-ci où les plus favorisés de membres d'une société doivent, comme les autres, accepter de restreindre leurs mouvements.

Troisième et dernier aspect pour nous décisif, le confinement constitue une occasion hors norme de réfléchir, à partir d'un empêchement en situation de crise, à ce qui fait l'ordinaire des relations sociales, de nos sociabilités et de nos réseaux. Les liens sociaux se tissent à différents niveaux : des relations avec nos proches jusqu'aux institutions, en passant par les comportements solidaires, les formes de sociabilité, les échanges de ressources, le sentiment d'appartenance à des collectifs. Les conditions concrètes de la vie sociale (ressources, logement, environnement, travail, modes de communication...) jouent un rôle important dans les formes que prend ce lien social. Mais pendant toute la durée du confinement, la manifestation la plus basique de ce lien, à savoir l'interaction directe, en face-à-face, avec autrui, a été empêchée, et tout indique qu'elle peut continuer de l'être assez durablement sous des formes certes atténuées. Quelles sont alors les conséquences de la crise que nous traversons sur les formes de rencontre, d'attachement, de solidarité, de cohésion sociale ? Est-ce que de nouvelles inégalités émergent, qui

pourraient être liées aux capacités variées à obtenir de l'aide ou de s'appuyer sur des relations préexistantes face aux difficultés exceptionnelles du présent ? En quoi l'obligation de rester chez soi a-t-elle conduit chacun d'entre nous à se demander qui nous manquait, qui comptait vraiment et pourquoi ? En quoi, encore, nous a-t-elle amenés à reprendre des nouvelles de celles et ceux dont on s'était éloigné, mais aussi à instaurer des relations avec des voisins restés jusque-là inconnus ? Qu'avons-nous privilégié : la famille ou les amis récents qui sont davantage en phase avec notre actualité ? Et pour quels échanges, quelles formes de soutien ? Et par quels moyens (contacts en face-à-face, ou à distance par le téléphone, les SMS, la visioconférence...) ? Ces questions doivent permettre non seulement de réinterroger la réalité des formes de solidarité à la lumière d'une situation où elles sont entravées, mais encore de saisir l'enfermement comme un indicateur pour mesurer tant les effets de leur absence que les possibilités de leur reconfiguration.

En outre, on notera que presque 4 000 enquêtés (soit un quart d'entre eux) ont utilisé l'espace de commentaire libre proposé à la fin du questionnaire pour évoquer, parfois en quelques phrases et parfois dans des textes beaucoup plus longs, leurs difficultés matérielles. Mais ces commentaires constituent aussi, rassemblés, une extraordinaire fenêtre sur les angoisses suscitées par les risques de contamination, mais aussi par les risques de perte d'emploi et de revenus, sur les frustrations et les tensions engendrées par l'assignation à résidence et la promiscuité, sur les grandes colères et les petits bonheurs subreptices engendrés par le confinement, et sur la conscience et l'appréciation que chacun a des privilèges ou au contraire des injustices face à la crise et à leur inégale distribution. Et au-delà, il faut enfin signaler qu'un nombre extraordinairement élevé d'enquêtés (plus de 5 000, soit plus d'un sur trois) ont également accepté d'être contactés pour participer à un entretien complémentaire ultérieur, et ont laissé des coordonnées (adresse électronique et/ou numéro de téléphone) permettant de les joindre : ces entretiens seront l'occasion de saisir encore plus précisément ces expériences subjectives de la crise, et donc non seulement ces « vies » et ce qu'elles deviennent, mais aussi ces sentiments et ces opinions « en confinement ».

Enquêter sur la « vie en confinement » quand on est soi-même confiné : d'accord, mais comment faire ?

Autre originalité relative de l'enquête VICO : la façon dont elle a été réalisée. Nous n'avions ni les moyens financiers ni la possibilité matérielle de réaliser une enquête par questionnaire traditionnelle, de la façon dont celles-ci sont habituellement conduites dans la recherche publique. Il n'était pas possible, dans des délais aussi courts et avec des moyens relativement limités, de disposer d'un échantillon tiré au sort dans la totalité de la population, comme pour les enquêtes de la statistique publique. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'une part de diffuser le questionnaire en ligne sur un site internet créé pour cette occasion (<https://enqueteconfinement.wixsite.com/site>), et d'autre part et surtout de multiplier et de varier les modalités de diffusion de l'invitation à remplir ce questionnaire, afin tout à la fois d'obtenir à la fois le plus grand nombre et la plus grande variété sociale et géographique possible de réponses.

Dans ce but, quatre modes de diffusion de l'invitation à remplir le questionnaire ont été mis en oeuvre simultanément ou successivement. Le premier a simplement consisté à prendre à appui sur les différents réseaux personnels des chercheurs membres de l'équipe pour obtenir, par effet de « boule de neige », la

constitution d'un premier sous-groupe. La règle consistait alors à relayer le questionnaire à des connaissances ayant des caractéristiques (de milieu social, d'âge, de conditions de confinement) différentes des nôtres qui sont celles de personnes appartenant toutes à la fonction publique, plutôt diplômées, et en général économiquement et socialement privilégiées. Les réseaux familiaux et amicaux des étudiants des facultés françaises de sociologie ont ensuite été mobilisés, avec l'aide active de plus d'une soixantaine de collègues à travers toute la France. En l'occurrence, nous avons fait l'hypothèse que l'origine sociale plutôt populaire des étudiants de sociologie nous permettrait de toucher des milieux sociaux modestes.

Dans un troisième registre, le lien vers le questionnaire a été diffusé et relayé en ligne, sur des pages personnelles ou des pages de groupes Facebook choisis de façon que puissent être ainsi atteintes des personnes dont il est habituellement plus difficile d'obtenir les réponses à de telles enquêtes. Ce mode de diffusion a été quantitativement le plus efficace : un quart (25,6%) des enquêtés déclarent avoir eu connaissance du questionnaire par une information trouvée sur Internet. Enfin, nous avons également obtenu de nombreuses réponses (plus de 30% du total) en sollicitant les rédactions des quotidiens régionaux. L'idée, là encore, était que leur lectorat nous permettrait de toucher un grand nombre de gens et d'atteindre les populations les plus diversifiées possibles, tant géographiquement que socialement. Au total, plus d'une vingtaine de titres ont répondu positivement à notre requête : par ordre de parution des annonces, il s'agit de *La Provence*, *Corse Matin*, les huit titres du groupe Centre France (*La Montagne*, *Le Populaire du Centre*, *La République du Centre*, *Le Berry républicain*, *L'Yonne Républicaine*, *L'Écho Républicain*, *Le Journal du Centre* et *L'Éveil de la Haute-Loire*), *Sud-Ouest*, *La Marseillaise*, *Le Télégramme de Brest*, *Le Courrier Picard*, *L'Est Républicain* et *Le Républicain Lorrain*, *La Voix du Nord*, *L'Est Eclair*, *Libération Champagne*, *La Dépêche du Midi* et enfin *Ouest-France*. Il faut en outre leur ajouter l'accord de diffusion du site Actu.fr, qui regroupe, pour la France entière, un ensemble de 93 journaux locaux (dont 15 gratuits et 77 hebdomadaires). Il nous faut très sincèrement remercier ces rédactions pour avoir accepté de nous aider : le relais offert par la presse régionale a grandement contribué non seulement à toucher un très grand nombre de répondants, mais aussi à ce que nous parvenions à « couvrir » correctement l'ensemble du territoire, à la fois géographiquement et du point de vue de la taille des communes représentées.

Qui a répondu à l'enquête ?

En termes strictement quantitatifs, la combinaison de ces modes de diffusion a été une vraie réussite puisque plus de 16 000 personnes ont rempli l'intégralité du questionnaire. La taille de l'échantillon ainsi obtenu est donc particulièrement élevée. C'est beaucoup plus en effet que pour les sondages d'opinion dont les médias sont habituellement friands, mais qui ne portent le plus souvent que sur environ un millier de personnes. Et c'est même significativement plus que dans les enquêtes habituelles de la recherche publique en sciences sociales, dont les échantillons comportent généralement moins de 10 000 personnes. La grande taille de l'échantillon de l'enquête VICO présente des avantages certains : outre qu'elle permette de documenter un plus grand nombre de « vies en confinement » individuelles, elle offre également la possibilité d'analyser beaucoup plus finement et précisément les conditions de confinement et les évolutions des relations de groupes sociaux ou de profils minoritaires, qui dans les enquêtes habituelles ne se comptent parfois que sur les doigts d'une ou deux mains et ne peuvent donc jamais être

étudiés statistiquement.

La médaille a bien sûr son revers. La diffusion en ligne de l'enquête a permis de recueillir un très grand nombre de réponses, mais elle a aussi produit, sans surprise, ce qu'on appelle des « biais d'échantillonnage » (qui sont classiques dans ce genre d'enquêtes et qu'il va donc falloir « redresser » ensuite). Cela veut dire que sur un certain nombre de critères, les caractéristiques des personnes qui ont répondu à l'enquête diffèrent significativement de celles de l'ensemble de la population à laquelle elles appartiennent, et dont l'enquête ambitionnait de rendre compte. Ces écarts et décalages par rapport à la population nationale concernent principalement quatre catégories : le sexe, l'âge, le niveau de diplôme et le milieu social. Ainsi dans notre enquête, il aurait dû y avoir, à l'image de la population de référence, 51% de femmes et 49% d'hommes ; mais dans notre échantillon, 73% des répondants sont... des répondantes. De même, alors qu'environ un tiers des gens sont titulaires d'un diplôme universitaire en France, ils sont plus de deux fois nombreux à être dans ce cas parmi nos enquêtés : 69% d'entre eux ont un diplôme universitaire de premier, de deuxième ou de troisième cycle, ce qui contribue à déformer l'échantillon en faveur des plus diplômés et des catégories professionnelles les plus qualifiées. A l'inverse, les populations ouvrières sont sous-représentées dans notre l'étude.

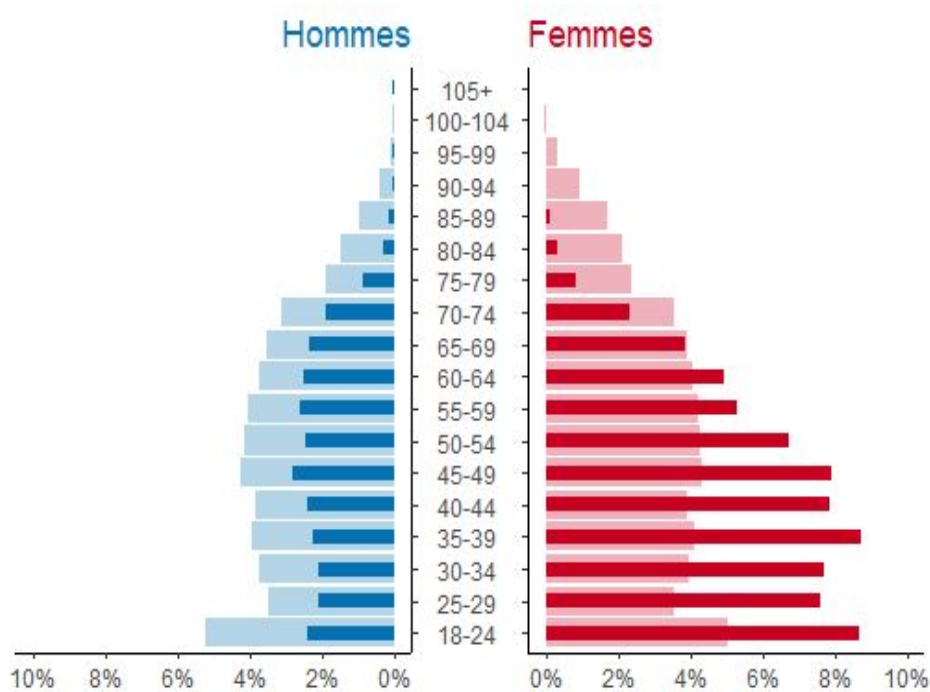
Comment expliquer cette surreprésentation des diplômés et des catégories sociales supérieures, mais aussi des jeunes et des femmes parmi celles et ceux qui ont bien voulu répondre ? Au premier abord, l'ampleur de la surreprésentation des femmes peut sembler la plus surprenante. Mais elle ne l'est pas tant que ça, car on sait que de façon générale, les femmes sont plus facilement enclines à répondre aux enquêtes que les hommes. Le biais scolaire évoqué précédemment a pu y contribuer également, dans la mesure où les plus diplômés sont aussi plus souvent des femmes. Enfin, et peut-être surtout, il faut faire l'hypothèse que c'est le sujet même de l'enquête qui est à l'origine de cet écart. L'enquête porte en effet en bonne part sur la sociabilité et les relations personnelles, dont la gestion domestique incombe souvent aux femmes, ce qui fait qu'à l'intérieur de chaque ménage ce sont elles qui, deux fois plus souvent que leurs conjoints, ont répondu à l'enquête. On notera du reste que les auteurs d'une enquête en ligne assez similaire, puisque portant sur les réseaux personnels à San Francisco entre 2016 et 2018, ont observé un *sex ratio* pratiquement identique. Cela suggère que ce que nous observons dans notre étude constitue peut-être le résultat d'un effet général de ce dispositif d'enquête et du type de questions posées, portant sur la sociabilité et les relations sociales.

Plus généralement, les biais d'échantillonnage les plus importants observés dans l'enquête VICO tiennent sans doute largement aux particularités du dispositif de recueil des données : il s'agit d'un questionnaire sociologique dont le format, d'allure administrative ou scolaire, peut apparaître trop aride voire rébarbatif aux moins diplômés. Sa taille a sans doute accentué encore cette tendance à l'abandon en cours de route parmi les moins disposés à l'exercice : le remplir entièrement a pris 27 minutes en moyenne aux enquêtés, et presque trois quarts d'heure à plus de 10% d'entre eux. Le questionnaire est par ailleurs auto-administré, ce qui laisse toute latitude aux gens qui le commencent de s'arrêter dès qu'ils s'ennuient - dans les enquêtes en face-à-face, le questionnaire est « administré » par un spécialiste qui incite l'enquêté, par des relances sympathiques, à aller au terme de l'exercice. Enfin, il est rempli en ligne, ce qui suppose de disposer d'un accès à internet, plus rare chez les plus de 70 ans. Il n'est donc pas étonnant de constater que ceux-ci ont moins souvent répondu à l'enquête que les autres : ils représentent seulement 7% de notre échantillon, alors qu'ils représentent 19% de la population totale de la France âgée de 18 ans

ou plus.

Dans l'ensemble, on peut avancer que les différents biais évoqués se combinent et font système les uns par rapport aux autres. C'est ce que montre bien le croisement du sexe et de l'âge. Nous avons toutes et tous en tête cette fameuse image de la « pyramide des âges » de la France, aux allures de toupie relativement symétrique et dont la base s'est petit à petit rétrécie au cours des dernières décennies avec le vieillissement de la population. Dans notre enquête, la pyramide des âges a une allure assez différente (voir Figure 1 ci-dessous) : on voit clairement qu'il y manque un nombre important d'hommes de toutes les catégories d'âges.

Figure 1. Répartition par sexe et par âge des répondants à l'enquête VICO (en %)



Sources : Enquête VICO, 2020, et INSEE,

<https://www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/1892088/pop-totale-france-metro.xls>.

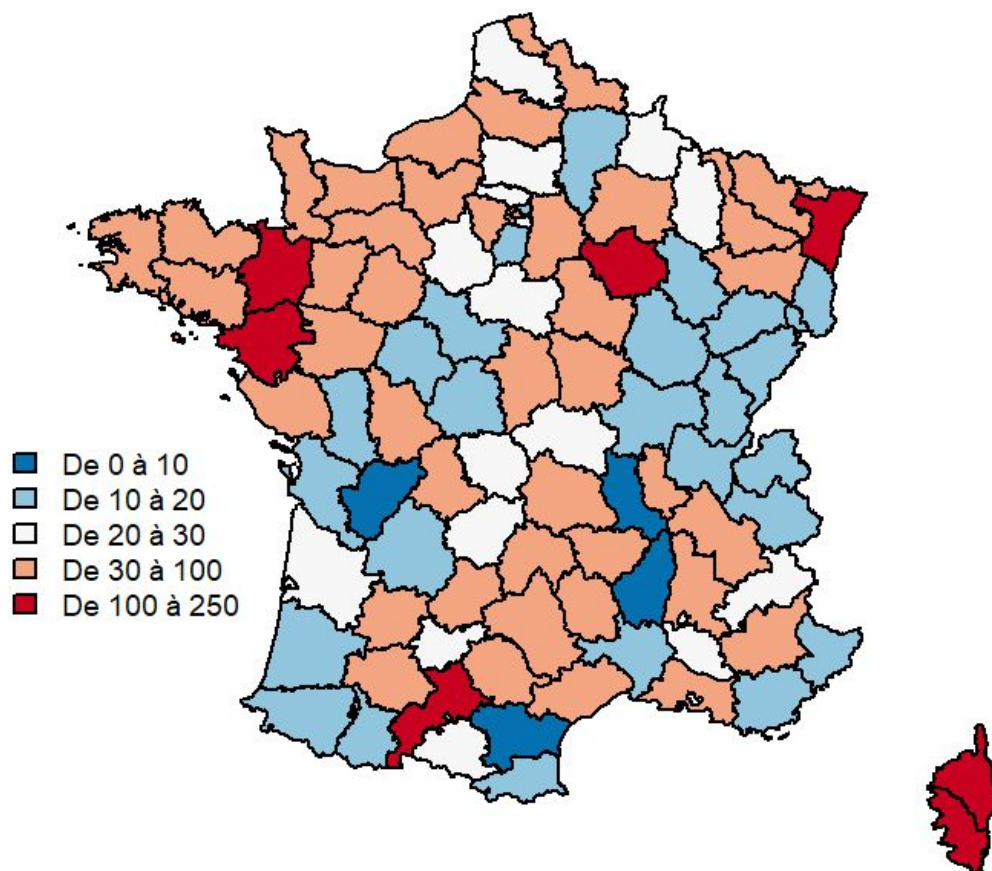
Champ : Personnes résidant habituellement en France et âgées de 18 ans ou plus.

Lecture : la pyramide des âges de l'enquête VICO est représentée par les barres étroites, et celle de la France par les barres plus larges en arrière plan. 2,4% des personnes ayant répondu à l'enquête VICO sont des hommes âgés de 18 à 24 ans, alors que 5,2% des personnes résidant en France sont des hommes âgés de 18 à 24 ans.

Si l'échantillon de l'enquête « La vie en confinement » est biaisé du point de vue socio-démographique, il l'est en revanche beaucoup moins du point de vue géographique : toutes les régions métropolitaines sont à peu près également représentées (voir Figure 1). C'est très probablement un effet conjugué de la diffusion du questionnaire par de nombreux titres de la presse quotidienne régionale, toutes régions confondues, et par les collègues d'universités aux quatre coins du territoire, de Brest à Grenoble et d'Albi à Lille. On note seulement, en contrepartie assez logique de la contribution de la presse régionale, quelques disparités d'échelle régionale (avec de légères sur-représentations de l'Ouest et du Grand-Est), ainsi qu'un léger

déficit de la région parisienne (13% dans l'échantillon contre 18% dans la population), et plus précisément encore de l'unité urbaine de Paris (8% dans l'échantillon contre 17% dans la population). Mais ce dernier biais géographique est en fait probablement à nouveau un biais socio-démographique. On constate en effet que si dans Paris intra muros, il y a eu 53 réponses pour 100.000 habitants, ce taux n'est que de 19 réponses pour 100 000 habitants dans le département voisin et très populaire de la Seine-Saint-Denis.

Figure 2. Nombre de répondants pour 100 000 habitants, en fonction du département



Sources : Enquête VICO, 2020, et INSEE, estimation de la population au 1er janvier 2020 (<https://www.insee.fr/fr/statistiques/1893198>).

Champ : Personnes résidant habituellement en France et âgées de 18 ans ou plus (N = 16 228).

Lectures : Sur 100 000 habitants du Finistère, il y en a 71 qui ont répondu à l'enquête VICO.

Dans l'ensemble donc, on peut dire que l'échantillon de l'enquête VICO est effectivement biaisé, mais bien plus d'un point de vue socio-démographique que géographique. Il conviendra par conséquent de « redresser » ces biais avant de commencer à analyser les résultats de l'enquête, en utilisant les techniques de « pondération » qui sont habituelles dans ce genre de recherche. Ce sera le travail des prochains jours des membres de l'équipe que de calculer ces coefficients de pondération individuels en comparant précisément les caractéristiques de l'échantillon avec celles de la population de la France.

Avant la représentativité, la diversité...

En attendant d'avoir calculé ces coefficients de pondération qui permettront de redresser l'échantillon de l'enquête VICO, il n'est par conséquent pas encore possible de considérer que celui-ci, tel quel, est « représentatif » de la population française, et donc que les conditions de vie, de logement et de travail qu'il décrit reflètent parfaitement celles de la société française pendant cette crise. Mais à défaut pour l'instant de pouvoir parler de « représentativité », nous pouvons cependant déjà avoir grâce à l'enquête un premier aperçu de l'immense variété des situations et des conditions de confinement. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, presque 4 000 enquêtés (soit un quart d'entre eux) ont utilisé l'espace de commentaire libre proposé à la fin du questionnaire pour évoquer, parfois en quelques phrases et parfois dans des textes beaucoup plus longs, leurs difficultés matérielles. La lecture patiente de ces commentaires (il y en a au total tout de même plus de 500 pages) offre en effet à leur lecteur une extraordinaire fenêtre sur « d'autres vies que la sienne », pour paraphraser le titre d'un livre d'Emmanuel Carrère.

On y découvre, peut-être plus fréquemment que nous nous attendions, des gens souvent heureux d'avoir arrêté le travail ou de travailler à distance, en tout cas quand leur revenu n'en a pas été affecté, des privilégiés qui prennent très clairement conscience de l'être, et qui ne sont pas les plus pressés d'un retour à la « vie normale ». Assez nombreuses sont ainsi les personnes qui avouent que le confinement, pour différentes raisons, leur « fait du bien », selon une expression récurrente dans ces commentaires. Et de l'autre côté, sans surprise excessive, il y a des précarités et des inquiétudes professionnelles et financières fortes, des conditions matérielles et sociales de confinement très difficiles à supporter, et aussi des situations individuelles de profonde détresse psychologique :

Cette période de confinement m'a fait grandement du bien. Cela m'a permis de respirer, de me reposer, d'être plus posée, plus réfléchi, moins stressée, moins stimulée, moins anxieuse, de prendre le temps je dirai même de vivre normalement. Vivre à Paris est une course au SÛR tout ! On court tout le temps ... entre le fameux métro boulot dodo où je vis en apnée et le week end où je tente une course effrénée aux loisirs : la dernière pièce à la mode dans les magasins, le dernier resto à la mode, les amis à voir et les parents à s'occuper... à cela s'ajoute les courses à faire, le ménage à faire et la semaine à préparer ma vie ressemble une liste de courses où je coche des activités à faire pour être sûr d'être toujours dans le rythme imposé. Il y a trop d'informations à traiter, trop de tentations, les sens sont bien trop en éveil et le corps ne peut jamais se reposer ! Je stress à l'idée de revenir à une vie normale où je suis en apnée et que le tout défilé a 3000kms à l'heure. Mais je prends également le temps pour mettre en évidence les manques identifier des solutions pour réduire ce rythme qui n'apporte ni bonheur ni paix ni création (femme, 32 ans, cadre supérieur ingénieur commercial, Ile-de-France, dimanche 26 avril).

Ce temps est pour nous, pour moi, une vraie bénédiction, enfin du temps pour faire tout ce qui n'a pas de place ordinairement ! où tout est donné au travail (que j'aime donc tout y passe !) enfin une raison de rester coincée à la maison mais quel bonheur ! (femme, 56 ans, orthophoniste, Poitou-Charentes, jeudi 23 avril).

Dans mon immeuble situé en centre ville, il y a pas mal de personnes âgées. Certains couples jeunes. Le confinement les rends fou, il y a actuellement beaucoup de tensions, de cris de violences sur les femmes, j'appelle souvent le 17 qui heureusement se déplace très rapidement. Avant le confinement nous entendions pas ce genre de choses, la violence verbal, autant que physique est devenu quotidienne pour certains. Sa me met en colère, me déprime un peu. J'essaie d'aider au maximum les personnes âgées selon immeuble, pour faire leurs courses à leurs places,

mais je suis fatiguée de voir, d'entendre les bruits de plus en plus fort dans mon immeuble jour et nuit ça fait péter un câble (femme, 52 ans, ouvrière en usine, Ile-de-France, samedi 18 avril).

En instance de divorce et contraint de vivre le confinement avec la personne dont je suis en train de me séparer... (homme, 53 ans, responsable de sécurité, Midi-Pyrénées, jeudi 23 avril).

Le confinement m'a plongé dans un état de dépression intense. Si je n'avais pas décidé de poursuivre mon confinement dans ma famille j'aurais attenté à mes jours. Le confinement m'a pris tout ce qui avait encore de la valeur dans ma vie et je ne crois pas que c'est juste mis en pause. Le retour à la normal sera difficile, et plus solitaire que je ne l'ai été depuis des années (femme, 30 ans, gestionnaire d'assurance, Alsace, vendredi 24 avril).

À celles et ceux qui voudraient en conclure un peu rapidement que le confinement et la crise sanitaire n'ont fait que révéler, voire exacerber des inégalités sociales déjà existantes, on répondra toutefois prudemment qu'il faudra attendre pour cela d'avoir pu analyser précisément les réponses des enquêtés à l'ensemble des questions sur leurs conditions de logement et de travail. Car, de façon peut-être inattendue aussi, un certain nombre de commentaires témoignent pour l'instant des situations, peut-être singulières ou exceptionnelles, de personnes dont les vies matérielles ou psychologiques ordinaires étaient très difficiles, mais auxquelles aussi le confinement - et en particulier le confinement des autres ! - a « fait du bien » :

Je souffre de troubles dépressifs et, comme d'autres dans ce cas, je ne vis pas particulièrement mal le confinement. La situation est finalement assez peu différente pour moi, mais le fait qu'une grosse partie du reste de la population se retrouve aussi confinée me fait moins me sentir à l'écart des autres... (homme, 32 ans, Bourgogne, jeudi 16 avril).

Le temps est long en effet, j'ai peu de télétravail, mais j'apprécie particulièrement l'air moins pollué, l'absence de bruit des moteurs d'avions qui volent trop bas alors que j'habite loin d'un aéroport ! je vis dans ce qu'on appelle une "cité" assez communautaire, et c'est un bonheur de ne plus avoir de rodéos motos ou voitures (en tout cas assez rare). l'année dernière, à la même période du ramadan, les nuits étaient infernales, par les « promeneurs tardifs ». et là, c'est que du bonheur... le calme...pas de bruit...pas de rodéos motos/voiture...pas de bonnes femmes vêtues de robes longues noires qui se promènent avec leurs enfants ou qui mettent des tables dans des espaces publics en ramenant leurs chorbas avec tt le quartier et qui font du bruit tellement de bruit...mon dieu...vous ne pouvez pas imaginer... (...) donc, malgré toute l'inquiétude que je ressens face à l'avenir post covid 19, je ne peux qu'apprécier ce calme...c'est comment vous dire... c'est magique. le bruit peut rendre fou. je dormais si peu et si mal... et là, c'est magique de vous écrire, sur mon ordinateur, fenêtres ouvertes car il n'y a pas de bruit... Je crains le retour à la vie d'avant : un enfer (femme, 53 ans, infirmière en entreprise, Ile-de-France, lundi 4 mai).

S'agissant des attitudes vis-à-vis des règles de confinement imposées par les autorités et des opinions sur la gestion gouvernementale de la crise sanitaire, c'est à nouveau la très grande variation des appréciations qui frappe le lecteur des commentaires, entre un pôle marqué par le « respect » (terme qui lui aussi revient souvent) des contraintes, et un pôle de commentaires caractérisés au contraire par leur remise en cause :

Je pense qu'il faut que les gens positivent. En effet, la majorité des français, ont tout de même des conditions de confinement plutôt correctes. Malheureusement, une autre partie n'a pas cette chance. Je m'en rends compte d'autant en travaillant dans le social. Cependant, les règles de confinement ont parfois du mal à être respectées. De plus les français, en grands français, râlent beaucoup... Tout le monde vit la même période (certe pas de la même manière), mais se sont les gens les moins exposés, avec des conditions de vie plus que correctes qui se plaignent (femme, 28 ans, conseillère en insertion socio-professionnelle, lundi 20 avril).

Les règles existantes sont peu ou pas du tout respectées, ni même connues... La France un pays de

“droits personnels et égoïstes” mais surtout pas de “devoirs collectifs” Mais cela nous le savions avant le COVID et c’est d’ailleurs en partie pour cela que... (homme, 56 ans, ingénieur, Midi-Pyrénées, mardi 5 mai).

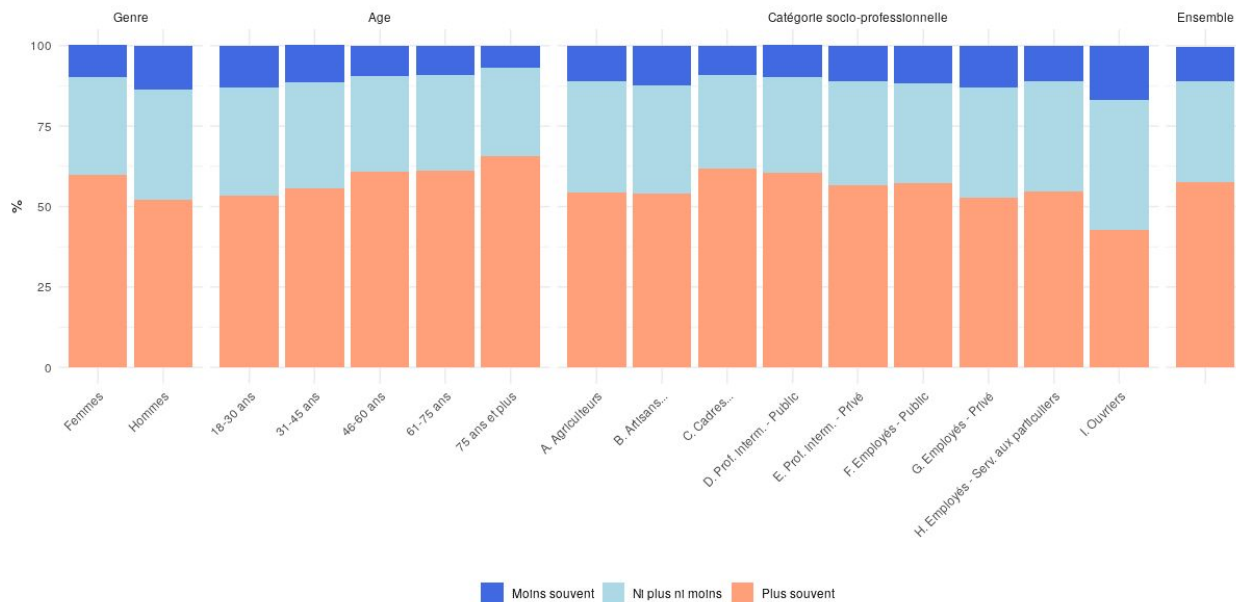
Je ne supporte plus le bruit notamment celui de la circulation et de mes voisins notamment. je supporte aussi plus difficilement les gens depuis le confinement notamment les personnes qui ne respectent pas les règles et qui critiquent (femme, 45 ans, secrétaire administrative, Poitou-Charentes, lundi 4 mai).

Surpris par la façon dont notre pays (et la population) attaché à la liberté a finalement bien toléré cette restriction aussi forte de nos libertés, cette « infantilisation » (ne pas sortir plus d’une heure, et faire un papier) de tous. Certains parlent de civisme. J’y vois une atteinte à nos fondamentaux. mais il est politiquement incorrect d’oser le dire... (homme, 56 ans, secrétaire général d’une fédération professionnelle, Nord-Pas-de- Calais, mardi 28 avril).

Ce confinement, dans ces conditions, dans ma région, me semble une grande mascarade. Les conséquences en seront l’effondrement économique social et de multiples troubles psychiques durables pour une partie de la population. Les peuples se sont laissés infantiliser. Nous verrons la suite politique et sociale de tout ça et je crains que ce ne soit pas beau à voir. Je suis assez en colère contre le pouvoir politique et contre les français qui sont effectivement, des veaux (femme, 66 ans, professeur des écoles, Poitou-Charentes, dimanche 3 mai).

En matière d’évolution des relations, c’est également un certain contraste qui semble prévaloir, d’après nos premières analyses. Plus de la moitié des enquêtés (58%) déclarent avoir augmenté leurs échanges avec leur famille depuis le début du confinement (voir Figure 3), et 36% avec leurs amis.

Figure 3. Évolution de la fréquence des contacts avec la famille



Source : Enquête VICO, avril-mai 2020.

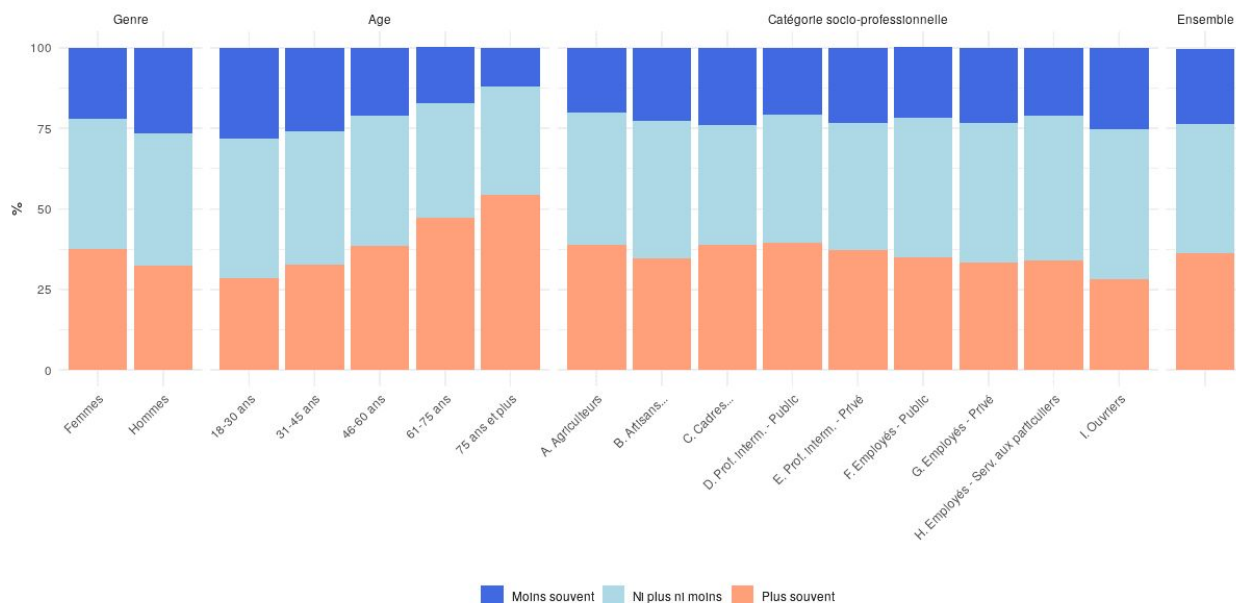
Champ : Personnes résidant habituellement en France et âgée de 18 ans ou plus (N = 16 228).

Lecture : 52% des hommes ont déclaré être plus souvent en contact avec les membres de leur famille ou ceux de leur conjoint qu’à l’habitude (par téléphone, par messages ou face à face).

Mais cela concerne plus souvent les cadres, les femmes, et les personnes de plus de 45 ans. En revanche, pour les plus jeunes, qui habituellement ont le plus d’échanges avec des amis, le confinement a eu l’effet

inverse : c'est parmi eux qu'il y a en proportion le plus de personnes disant avoir diminué leurs contacts amicaux (voir Figure 4). Entre ces deux opposés, il y a ceux qui déclarent qu'il n'y a pas de changement dans leurs interactions : ce sont davantage les ouvriers, les agriculteurs, les employés et en particulier les employés de commerce ou de service qui ont plus que les autres continué de travailler en dehors de chez eux pendant le confinement.

Figure 4. Évolution de la fréquence des contacts avec les amis



Source : Enquête VICO, avril-mai 2020.

Champ : Personnes résidant habituellement en France et âgées de 18 ans ou plus (N = 16 228).

Lecture : 32% des hommes ont déclaré être plus souvent en contact avec leurs amis ou ceux de leur conjoint qu'à l'habitude (par téléphone, par messages ou face à face).

Nous demandions ensuite : « En dehors des personnes qui sont confinées avec vous, de qui vous vous êtes rapproché ou contactez-vous plus fréquemment depuis le confinement ? ». Les enquêtés ont cité en moyenne un peu moins de 3 personnes. Les femmes citent en moyenne plus de noms que les hommes, ceux-ci étant également plus nombreux, avec les ouvriers et les personnes sans diplôme, à ne citer aucune relation renforcée en temps de confinement. Le nombre moyen de noms s'accroît avec l'âge. Ce sont les relations familiales qui ont été le plus nettement renforcées et contactées en temps de confinement. Ensuite viennent les amis, puis plus loin les collègues, les voisins et des connaissances diverses. Les femmes ont des scores plus importants dans presque toutes les catégories de relations. Les jeunes citent plus souvent des amis et moins souvent la famille proche, les plus âgés citent plus des voisins.

Au total, ce sont donc les femmes qui se révèlent comme les grandes « communicantes » du confinement : elles développent leurs contacts de façon générale et citent plus de liens renforcés dans tous les registres relationnels. Les catégories professionnelles supérieures ont aussi davantage déclaré augmenter leurs contacts. L'âge croissant, les interactions sont également plus fréquentes qu'avant le confinement et les renforcements de relations sont plus nombreux. Les changements induits dans les relations avec autrui en situation de crise et de confinement sont donc à la fois importants et marqués par des différences sociales

que nous allons explorer plus avant dans les semaines à venir.

Et après ?...

La très forte diffusion de cette enquête, mais aussi le nombre élevé et la qualité des commentaires librement déposés à la fin d'un questionnaire pourtant long témoignent d'un besoin de communiquer, de participer et d'exprimer ses sentiments dans ce contexte exceptionnel. Ces commentaires, dont nous avons donné quelques aperçus ci-dessus, ne se contentent pas du reste de dire ces milliers de vies en confinement. Ils parlent, incidemment ou plus directement de l'enquête. L'invitation n'y incitait pourtant pas particulièrement : « *Pour finir, demandions-nous, y a-t-il des remarques ou des commentaires que vous voudriez ajouter, au sujet de vos conditions de logement, votre situation de travail, vos activités et vos relations personnelles pendant la crise épidémique et le confinement ?* » Qu'à cela ne tienne, un nombre non négligeable de commentaires (environ 10% selon nos premières estimations) témoigne quand même d'un véritable intérêt pour l'enquête elle-même. Si ces enquêtés profitent parfois de cette dernière question pour apporter des précisions à leurs réponses, certains autres disent également leur souhait d'avoir accès aux résultats ou d'être recontactés. Et ils sont nombreux à exprimer également des encouragements envers les chercheurs, et des remerciements :

Bon courage aux chercheurs du CNRS qui mèneront des études sur ces informations ! Merci pour vos recherches toujours utiles (homme, 26 ans, opticien, Alsace, vendredi 24 avril).

Merci et bon courage pour le dépouillement. (je crois que ce confinement me fait aussi remercier plus souvent les gens...) (homme, 26 ans, technicien en conception mécanique, Rhône-Alpes, mardi 28 avril).

Merci pour cette enquête, y répondre m'a permis de réfléchir aux bons et mauvais côtés de ce confinement (homme, 67 ans, retraité, Nord-Pas-de-Calais)

L'enquête n'échappe pas pour autant à quelques remarques critiques ou dubitatives, en particulier d'une part pour en discuter les manques ou les maladroites de formulations, et d'autre part pour regretter que le questionnaire ne soit pas adapté à leur situation personnelle et qu'il la saisisse mal. La tonalité de nombre de ces remarques particulières, comme des remarques plus générales sur l'enquête (« elle n'apporte aucune information (...) sur notre opinion à l'égard du confinement tel qu'il est pratiqué en France », « Que doit révéler ce questionnaire ? » ...), ne nous semble toutefois trahir non pas un désintérêt pour notre démarche, mais au contraire des attentes plutôt importantes. Une très forte proportion des enquêtés a du reste choisi de nous donner ses coordonnées pour être recontacté et poursuivre le dialogue. Ces attentes sont très encourageantes pour nous, et ce désir d'expression rencontre notre désir de mieux comprendre encore les comportements et les effets de cette crise. Nous répondrons à cette demande par des compléments d'enquête y compris sous forme d'interviews et de dialogues plus ouverts que les questionnaires.

En parallèle, nous souhaitons restituer aux enquêtés le plus rapidement et efficacement possible les résultats de nos analyses. Certains de ces résultats « à plat » peuvent être facilement présentés. Mais l'analyse n'est pas seulement une forme de présentation, c'est tout un processus de pensée et d'explication encadré dans des théories qui ont peu à peu construit notre discipline. Nous lisons les décomptes de chaque réponse, mais nous orientons ensuite leur lecture autour de questions dont certaines sont présentées en amont de ce texte alors que d'autres émergeront de ces premiers décomptes et

mériteront que nous nous réunissions pour réfléchir à ce que nous apprennent ces résultats. C'est là que nous pourrions alors proposer des réponses éclairantes. Ce processus prendra un peu de temps, des publications en seront issues ainsi que des compte-rendus comme celui-ci, qui seront régulièrement déposés sur ce site.

Une partie importante de ce processus d'analyse repose sur la comparaison, qui est au coeur de la discipline sociologique. Nous comparerons ce que nous apprend cette enquête à ce que nous savions déjà, avant le confinement, de ces dimensions du social. Un premier travail va donc consister à comparer les conditions de logement, de ressources, de travail, les pratiques relationnelles, les formes d'obéissance ou de défiance... avant le confinement (à partir d'enquêtes antérieures) avec celles issues de cette enquête en temps de confinement et de crise. Nous pourrions donc repérer en quoi la crise (sanitaire, puis sociale et politique) et le confinement ont modifié certaines de ces conditions pratiques et leurs représentations. Une autre dimension de la comparaison, chère aux sociologues, a trait à la diversité des modes de vie et des comportements culturels. Par la comparaison systématique entre différentes catégories de population (catégories qu'ils ont d'ailleurs construites pour une part), les sociologues s'obligent à une sorte de triangulation qui empêche ou du moins limite cette déformation. C'est pourquoi, mis à part quelques tris « à plat » des données visant à mesurer leur étendue, nous vous présenterons surtout des « tableaux croisés » ou des graphiques à deux dimensions rendant compte de ces comparaisons.

Un second travail, plus interprétatif, tentera de comprendre le « pourquoi » et le « comment » de ces changements. Cela peut être fait tout d'abord en articulant entre elles les informations fournies par l'enquête, comme mentionné plus haut. En croisant les réponses à deux questions qui y sont posées (par exemple la taille du logement et le nombre de personnes qui y sont confinées avec la dégradation de certaines relations), nous identifierons des corrélations. Nous pourrions également mobiliser les commentaires déposés en fin de questionnaire, qui pour une part aident à comprendre les logiques des réponses, développent des argumentaires, donnent des exemples et des détails. Enfin, des enquêtes complémentaires par entretiens semi-directifs seront réalisées à l'issue du confinement. Elles cibleront des populations contrastées, en particulier (mais pas seulement) celles qui ont été sous-estimées dans l'échantillon. Un guide d'entretien reprendra les grands thèmes de l'enquête, en visant à recueillir les explications, les logiques d'action mais aussi les perceptions des changements liés à la crise et au confinement, telles que les expriment les personnes interrogées.

Pour autant, une des grandes questions qui se pose dans une telle crise, et qui est déjà très activement posée dans différentes arènes médiatiques ou sur les réseaux sociaux est celle du « monde d'après ». Pour nous, elle peut être formulée ainsi : les changements vécus dans la crise correspondent-ils à une adaptation ponctuelle, ou bien seront-ils irréversibles? Ouvrent-ils de nouvelles manières de vivre concrètement, d'envisager ses liens à autrui et aux institutions? Ou bien ces changements seront-ils noyés dans une « reprise » hâtive et oublieuse de l'expérience, pour revenir au « comme avant » ? Il n'y a qu'un moyen de le savoir avec certitude en ce qui concerne nos thématiques de recherche : reprendre les mêmes outils scientifiques pour revenir, dans quelques mois, une fois la crise et le confinement bien terminés, et poursuivre l'enquête avec une seconde vague de questionnaires et d'entretiens. L'idéal, pour une telle entreprise, est de réinterroger les mêmes personnes, auprès desquels l'on pourra alors mesurer très concrètement la pérennité ou l'effacement des changements « de crise ». C'est ce que l'on appelle un Panel (une enquête longitudinale, étalée dans le temps, auprès des mêmes personnes). Nous pourrions solliciter à nouveau toutes les personnes qui ont donné leurs contacts, en nous fondant sur la confiance et

l'enthousiasme dont elles ont fait preuve par ce geste.

Telles sont les perspectives dessinées au moment de ce premier compte rendu. Elles pourront changer elles aussi, en fonction des réalités concrètes, des discussions dans l'équipe et des idées et des ressources qui ressortiront de nos échanges avec nos collègues, nos institutions, et... avec les dizaines de milliers de personnes qui ont bien voulu donner de leur temps et de leur réflexion pour répondre à nos questions et s'engager avec nous dans cette aventure...

Alors à bientôt!

L'équipe de l'enquête VICO

